

Discours de Monsieur le Maire de Marseille

Hommage à Jean-Claude Gaudin devant l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts de Marseille.

Seul le prononcé fait foi.

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Il me revient l'honneur, que je prends comme un privilège, de clôturer cette cérémonie et d'exprimer devant votre assemblée l'hommage d'une ville à son Maire disparu.

C'est donc en humble successeur que je me présente face à vous.

Humble, parce qu'en entrant dans la mort, Jean-Claude Gaudin entre dans l'histoire.

Parce que dans l'ombre de son souvenir, on peine à ne pas se sentir tout petit.

Et je mesure de là où je suis l'échelle du temps, de l'espace, des honneurs et des combats, des défaites et des victoires qui nous séparent.

Ministre, Vice-président du Sénat, Député, Président de Région, de Métropole, c'est bien sûr son mandat de Maire de Marseille qui va lui offrir sa plus belle postérité et qui faisait sa plus grande fierté.

Pendant plus d'un quart de siècle, il présida aux destinées de notre ville, et si j'ai eu à m'opposer à lui, je n'ai jamais douté de la passion qu'il vouait à Marseille.

Lui qui n'a eu comme passion que sa ville est parti un matin de mai, un lundi de pentecôte, fidèle au contrat passé avec l'éternel auquel il croyait.

Avec l'illustre dévotion des hommes de foi, la patience des fervents bénédictins, Jean-Claude Gaudin a attendu le printemps pour rejoindre celui qu'il a tant attendu, de l'autre côté du monde.

Et nous voilà, à l'entrée de l'automne, humbles et déférents, réunis ici et maintenant pour lui rendre l'hommage digne des vivants à ceux qui ne sont plus.

Nous voilà en ce lieu qu'il chérissait parce qu'il était pour lui, celui de la tranquille intelligence, le repos de l'âme lorsqu'elle peut s'échapper un instant.

Reçu à l'Académie Française en succession de Max Gallo, François Sureau tenait ces mots qui résonnent avec force dans cette assemblée :

« L'Académie, c'est une Compagnie dans laquelle on entre, et non une circonscription dont on hérite. Qu'elle soit aussi la Compagnie des morts a tout pour me réjouir. »

Et Sureau ne s'y trompait pas.

Hériter d'un fauteuil d'académicien, c'est poursuivre l'histoire séculaire des ombres qui nous ont précédées.

C'est se grandir un peu sous la tutelle bienveillante et la force muette de ceux qui ont vécu avant nous.

Le fauteuil numéro 39, et Jean-Claude Gaudin n'y a pas échappé, est celui des forces de la nature.

C'est celui d'hommes qui, portés par la finesse, la sagesse de l'esprit, et par une ténacité capable de surmonter toutes les épreuves, ont traversé les âges et les époques, défiant les lois de la longévité et de la maladie.

Et c'est cette capacité à tout affronter, à tout traverser, ce sentiment d'éternité, qui nous émeut chez Jean-Claude Gaudin.

D'aucuns disaient de Gaston Defferre qu'il était le Maire Illustre.

Jean-Claude Gaudin était le Maire Insubmersible.

Insubmersible, imparable, indomptable, libre et intransigeant.

C'était un homme de lettres et d'art, un amoureux permanent, et sa faconde parfois irrévérencieuse à certains, son amour du bon mot, de la petite phrase, son intuition politique à toute épreuve qui faisait enrager, j'en sais quelque chose, tous ses adversaires, et peut-être plus encore ses

amis, étaient l'émanation d'une sensibilité profonde et d'un sens aigu de la beauté et de l'humain.

Conteur invétéré, il n'en finissait plus d'écrire et de raconter sa ville, ses tracas, ses doutes et son histoire.

Il connaissait l'histoire de chaque pierre, de chaque angle de rue, les singularités de chaque quartier, il savait les tressautements de son passé.

Pour qui croit à la survivance de l'âme, nous l'imaginons aujourd'hui dissertant avec Simone Veil et Jean Lecanuet, passant de Napoléon aux Evangiles et des Evangiles à Marcel Pagnol.

Réunis enfin pour l'éternité, drapés dans l'intelligence tranquille de ceux qui ont enfin le temps.

Et à les imaginer, je pense à la voix de Jean-Claude Gaudin.

Sa voix, incapable de murmure, sa voix roulante et enveloppante, tonitruante, cette voix qui portait en elle Marseille et la Provence.

Oui, parler de Jean-Claude Gaudin, c'est parler de sa voix. La voix de Marseille.

Mais c'est aussi parler du silence.

C'est le silence pieux de l'Eglise Saint-Roch, où, enfant, il va rencontrer la foi qui toute sa vie va le guider.

C'est le silence subjugué de l'adolescent, qui, écoutant Germaine Poinso-Chapuis place Robespierre à Mazargues, décide de mettre sa vie à disposition de la politique.

C'est le silence sérieux de l'étudiant, passionné, taiseux, qui se prépare à enseigner et à transmettre.

Celui de l'Alcazar, où, soucieux de me faire découvrir les merveilles de nos collections, il tenait absolument à ce que je voie le bréviaire de Saint-Victor.

Et, lui m'interrogeant comme un professeur interroge son élève à chacune de nos rencontres sur le bréviaire, moi répondant par la négative, lisant dans son regard la déception de celui qui sait que son élève n'a pas compris.

C'est ce silence que je convoque encore dans les moments de doute.

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Si nous n'avons pas choisi, parce que nos parcours, parce que l'inclinaison de nos pensées étaient profondément, radicalement, opposés, si nous n'avons pas choisi la même option dans nos combats et dans nos engagements, je sais ce que j'ai appris de lui, et je sais la chance d'avoir fait mes armes auprès de lui.

Il m'a appris, il nous a appris, que l'écharpe que nous portons ne nous offre ni droit, ni privilège.

Elle nous offre le devoir impérieux de protéger et de défendre les Marseillaises et les Marseillais.

Cette écharpe fut pour Jean-Claude Gaudin son plus grand fardeau et son plus profond trésor.

Sur les hauteurs du Mont-Cassin, il observait son histoire politique comme le récit d'un sacerdoce sans cesse recommencé.

Sisyphé gouvernant Phocée, prenant repos uniquement au pied de la Sainte-Baume, il repartait sans relâche, opiniâtre et obligé, dans le combat éternel de l'arène qu'il s'était construite pour lui-même.

Oui, assurément, Jean-Claude Gaudin était insubmersible.

Et comme tous les hommes que rien n'effleure, comme tous ces monstres sacrés que l'humanité a fait éclore, son seul ennemi, le seul adversaire capable de l'abattre, se trouvait au plus profond de lui-même.

La vie de Jean-Claude Gaudin, c'est la vie d'un homme qui a tracé son sillon avec la force tranquille de celui qui se construit un destin.

La vie de Jean-Claude Gaudin, c'est la vie d'un Marseillais que rien ne prédestinait aux ors de la République.

Fils d'un maçon et d'une ouvrière, il a appris dans les sortilèges de l'enfance que la sobriété, que la frugalité, que la simplicité n'étaient pas austères, qu'elles étaient des vertus pour qui savait les apprécier et les aimer.

Il a appris que la machine sociale ne lui donnerait rien, qu'il ne serait l'héritier de personne et qu'aucune place ne lui serait offerte.

Tout ce que Jean-Claude Gaudin a accompli, il l'a accompli en le façonnant de ses mains, grandes et fortes, ces mains qui savaient avec poigne dominer l'adversaire et avec tendresse saluer l'ami.

Son premier engagement, ce fut la lutte éternelle pour s'extraire de sa propre condition.

Celle d'un enfant de Mazargues à qui l'on prédisait l'ombre et qui a vaincu le destin pour s'offrir la lumière.

Celle d'un jeune professeur méprisé de sa profession, que les maristes de Saint-Joseph ont toujours tenu à quelques distances.

Celle d'un homme dont le cœur continuait à chanter la Provence, quand la grande bourgeoisie de son époque lui rappelait sans cesse qu'il lui faudrait parler pointu pour se voir ouvrir les portes qui n'étaient de toute façon pas faites pour lui.

Et c'est sans doute là, que réside le plus intime moteur, la plus personnelle essence de l'action qu'il mena tout au long de sa vie.

Ecoutez Georges Bernanos, évoquant les personnages nés sous le trait de sa plume, les rassemblant au seuil de la mort dans la préface des Grands Cimetières.

« Compagnons inconnus, vieux frères, nous arriverons ensemble, un jour, aux portes du royaume de Dieu.

Troupe fourbue, troupe harassée, blanche de la poussière de nos routes, chers visages durs dont je n'ai pas su essuyer la sueur, regards qui ont vu le bien et le mal, rempli leur tâche, assumé la vie et la mort, ô regards qui ne se sont jamais rendus !

Ainsi vous retrouverai-je, vieux frères. Tels que mon enfance vous a rêvés. Car j'étais parti à votre rencontre, j'accourais vers vous. Au premier détour, j'aurais vu rougir les feux de vos éternels bivouacs. Mon enfance n'appartenait qu'à vous. Peut-être, un certain jour, un jour que je sais, ai-je été digne de prendre la tête de votre troupe inflexible.

Dieu veuille que je ne revoie jamais les chemins où j'ai perdu vos traces, à l'heure où l'adolescence étend ses ombres, où le suc de la mort, le long des veines, vient se mêler au sang du cœur ! »

Comme l'écrivain au seuil de la cité dolente, le petit garçon Gaudin n'a rien perdu de son éclat, de son émerveillement ni de ses espoirs.

A l'heure de son salut, il est parti, fier et toujours jeune, heureux d'avoir accompli ses rêves et les promesses de l'enfance.

Il l'a fait, glissant sur les flots incertains de l'existence grâce aux fidèles membres de son éternel équipage.

Philippe, Jean-Pierre, Didier, Roland, Jeannot, tenant place-forte au cœur de l'agile alcazar dont il s'était fait une forteresse.

Mais l'histoire de Jean-Claude Gaudin ne peut se comprendre sans évoquer la rencontre qui va changer sa vie.

De ces rencontres dont on sait qu'elles nous grandissent et nous unissent pour la vie.

De cette rencontre est née la plus belle des aventures, celle de deux existences qui, n'en formant qu'une, ont transcendé l'impossible rêve de deux jeunes âmes, se sacrifiant l'un à l'autre, marchant côte à côte, l'âme soudée et le cœur joint.

Claude, la rive lointaine dont a parlé La Fontaine et qui se rapproche, c'est celle où vous vous retrouverez, ayant cru vous et lui aux mêmes paroles dites il y a deux mille ans dans un coin de notre terre.

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Je dois à présent vous parler de Marseille, car Marseille est partout dans le passage sur terre de Jean-Claude Gaudin.

En liant son destin à celui de Marseille, il liait l'histoire d'un homme décidé à briser les barrières qui lui étaient imposées à celle d'une ville qui n'a jamais cessé de se délier de ses chaînes.

Et c'est ainsi, en ce 18 octobre 2001, qu'il se présentait face à vous, rappelant l'histoire d'une ville qui a vécu dans sa chair le mépris et l'humiliation, cette ville qu'il savait puissante et que d'aucuns s'acharnaient à rendre faible.

Cette ville populaire, comme lui, fière, comme lui, à l'histoire multimillénaire autrement plus complexe que les poncifs véhiculés par d'autres.

Une histoire faite de peuples qui se donnent la main, de défis surmontés, de langues et de cultures qui s'épousent en harmonie.

Le peuple de Marseille, notre peuple, est un peuple qui s'est construit parfois dans la douleur, dans les guerres et dans les tourments : c'est un peuple d'assiégés et d'insulaires.

Ainsi était Gaudin.

Il est dans cet exercice d'hommage un besoin de tout dire qui nous entraîne et nous éloigne de l'attendu compendium.

Dire la force de toute une vie d'engagement en quelques minutes ou en quelques heures relèverait d'un miracle que nul, ni le plus extraordinaire biographe, ni le plus juste écrivain, ne saurait accomplir.

A l'heure de vous parler, j'aimerais, comme je crois tous ceux qui ont eu la chance d'avoir à connaître Jean-Claude Gaudin, énumérer des heures durant tous ses enseignements, tout ce qu'il m'a appris et tous les moments partagés.

Vous raconter la complexité d'une relation qui, si elle n'est pas celle du disciple au Maître, parce que j'avais à son égard la distance d'un adversaire et la retenue d'un benjamin, était une relation de transmission autant que de transgression, de contradiction autant que d'admiration.

Je garde en mémoire une anecdote, le souvenir d'une énième cérémonie.

Ce jour-là, las du tumulte des caméras et des courtisans, fatigué du jeu qu'il jouait depuis déjà plus d'un demi-siècle, il s'était éclipsé, avait réuni les enfants présents pour leur dispenser, passionné et passionnant, une leçon d'histoire, fidèle au professeur qu'il n'a jamais cessé d'être.

Il avait là, échappant à tout protocole et à tout agenda, la tranquillité et la vérité d'un homme qui n'avait plus rien à prouver.

J'aimerais évoquer les heures sensibles où j'ai compris que je n'aurais jamais la chance de le battre sur son terrain de jeu préféré, celui des élections, parce qu'il a quitté l'arène avant que je n'aie la force d'y entrer puis de l'affronter.

Dire, bien sûr, les colères qu'il a provoquées, les convictions profondes que j'ai pu lui opposer, les algarades déflagrantes que nous nous sommes disputées.

Dire la fierté d'accueillir ensemble pour la première fois depuis 5 siècles, un Pape dans notre ville, le rêve de toute sa vie, l'ambition accomplie de sa destinée fervente.

Il nous faudrait des nuits et des jours pour comprendre et détricoter le fil d'un homme plein de mystères et de contraintes, de paradoxes et d'apories.

Il nous faudrait une vie entière pour retracer son chemin et en déceler les subtilités.

Aujourd'hui, à l'aube du quatrième siècle de votre noble Académie, le nom de Jean-Claude Gaudin vient s'inscrire au Panthéon de vos membres illustres.

Ainsi dit-on en entrant en vos rangs : « Primis Renascor Radiis ».

Aux premiers rayons du soleil, je renais.

Ce soir, Monsieur le Maire naît pour sa nouvelle éternité.

Ainsi va le pèlerin à l'aube de son ultime ascension.

Je vous remercie.